

Introduction



En 1958, le film britannique *Carve Her Name with Pride*¹ – qui retrace la vie de l'espionne Violette Szabo (1921-1945) engagée dans les rangs des services secrets anglais pendant la Seconde Guerre mondiale – fait une entrée remarquable au box-office et se positionne parmi les douze meilleurs films de l'année². En présentant sous un angle héroïque la vie de cette espionne tuée au camp de Ravensbrück en 1945, le film ne passe pas inaperçu. Le visuel attaché à l'histoire de Violette Szabo s'inscrit dans cette même démarche spectaculaire. Au premier plan de l'affiche³, c'est une femme aux traits durcis et saillants qui s'impose. Son visage est fermé et recouvert d'une peinture verdâtre, similaire à la peinture de camouflage utilisée par les militaires. Le regard de la jeune femme est particulièrement expressif et témoigne de la détermination de la combattante. Enfin, l'œil du spectateur ne peut manquer l'arme, pointée dans sa direction, d'un geste menaçant.

-
1. GILBERT Lewis (réalisateur), *Carve Her Name with Pride*, Network, 1958, 119 minutes.
 2. THUMIM Janet, « The popular Cash and Culture in the post-war British Cinema Industry », *Screen*, vol. 32, n° 3, 1991, p. 259.
 3. Affiche de *Carve Her Name with Pride* de Lewis Gilbert, création de Donelli, imprimée par W. E. Berry Ltd., Bradford, 101 × 205 cm, 1958.

Produite en 1958, cette affiche intrigue et se pose « en rupture » avec les normes de la féminité de la période. L'image de cette agente surprend effectivement par son décalage avec le stéréotype de l'espionne séductrice ultra « féminine », façonné par le mythe de Mata Hari (1876-1917). En d'autres termes, *Carve Her Name with Pride* propose une iconographie nouvelle – et déstabilisante – de l'espionne, invitant historiens et historiennes à questionner cette figure : s'agit-il d'une représentation cinématographique isolée ou ce film traduit-il l'émergence d'un nouveau modèle de l'espionne ?

En l'espace d'une génération, ce métier a effectivement changé : ses institutions se bureaucratisent et son personnel se professionnalise⁴. Loin du modèle de l'espionne courtisane, les agentes de renseignement de la Seconde Guerre mondiale – à l'instar de Violette Szabo – appartiennent à des bureaux de renseignement militaire organisés et effectuent des missions de surveillance dans un cadre clandestin. Engagées à titre de volontaire dans l'armée, formées aux techniques de combat et présentes sur le terrain au plus près des affrontements, ces femmes semblent créer une nouvelle « catégorie » d'espionne en mesure de défier la stabilité des identités de genre qui opèrent dans les années 1940.

L'ESPIONNE OU LES ENJEUX D'UNE FIGURE À L'INTERSTICE DES SEXES

Prendre les armes représente d'abord la transgression ultime pour les femmes à une époque où le rôle sacré du masculin est encore celui du combattant. Le débat décennal autour de la loi Paul-Boncour, qui prévoyait la mobilisation des femmes dans l'armée dès 1928, témoigne de la difficulté à concevoir l'enrôlement militaire de la

4. FORCADE Olivier, *La république secrète. Histoire des services spéciaux français de 1918 à 1945*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2008.

gent féminine⁵. De telles réticences s'expliquent tout d'abord par des enjeux politiques : l'armée ne forme pas uniquement des soldats, mais aussi des citoyens. L'association entre citoyenneté et monde militaire se fixe effectivement au XIX^e siècle où l'armée s'impose progressivement comme le centre de transmission des valeurs citoyennes lors du service militaire⁶. Érigé en devoir fondamental de la population masculine, l'enrôlement militaire devient donc une condition nécessaire – et préalable – pour accéder à la citoyenneté, à la différence que seuls les hommes sont soumis aux principes de la conscription. Le modèle du citoyen-soldat qui en résulte est alors fondamentalement exclusif. Autoriser les femmes dans l'institution militaire signifie, à l'inverse, la possibilité d'accéder à la citoyenneté politique, du moins en théorie.

Mais, au XX^e siècle l'armée représente bien plus qu'une école de la nation. Le service militaire est un espace d'entre-soi où l'apprentissage de comportements spécifiques pour une partie de la population sert l'affirmation de la différence des sexes⁷. La conscription s'impose ainsi comme une « école de la masculinité » au cours du XIX^e siècle, notamment après l'instauration du service militaire obligatoire en 1872. En excluant les femmes, l'armée a donc participé à la fabrication d'une identité masculine et martiale fondée sur la distinction⁸. L'enrôlement des femmes dans la Grande Muette

5. Des pétitions ont été lancées notamment par « Alain » dans la revue *Europe*, 15 avril 1927. Les documents sont conservés aux archives de la bibliothèque Marguerite Durand (BMD) sous la côte AFF 86a « comité d'action contre le projet de la loi Paul-Boncour ».

6. FREVERT Ute, *A Nation in Barracks: Modern Germany, Military Conscription and Civil Society*, Oxford, Berg, 2004, p. 4.

7. FREVERT Ute, « Citoyenneté, identités de genre et service militaire en Allemagne (XIX^e-XX^e siècle) », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n° 20, 2004, p. 75 ; ROYNETTE Odile, « *Bons pour le service* » *L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Belin, 2000, p. 81.

8. Voir MARLY Mathieu, « L'armée rend-elle viril ? Réflexions sur le "modèle militaro-viril" à la fin du XIX^e siècle », *Clio*, n° 47, 2018, p. 229-247 ; FREVERT Ute,

est dès lors perçu comme doublement transgressif puisqu'il met directement en péril le modèle de la citoyenneté ainsi que les principes de la masculinité hégémonique, dont les fondations reposent sur le privilège de servir sous les drapeaux.

À ces premiers enjeux juridiques et politiques se superposent des enjeux culturels. Quand la journaliste Renée Davray déclare en 1939 que « dans de nombreux pays, les femmes acceptent d'être militarisées et de porter les armes. Mais elles savent bien que leur rôle est d'apaiser, de panser les blessures et non pas d'apprendre à tuer⁹ », cette dernière rappelle l'incompatibilité dite « naturelle » entre militarisation et féminité puisque les femmes sont effectivement « censées » donner la vie, non la reprendre. La guerre, qui se définit comme la structuration d'une violence organisée et mortelle entre différents groupes, s'inscrit dès lors en totale contradiction avec la conception normative de la féminité dans les années 1940¹⁰. La situation est similaire en Grande-Bretagne. Dans une étude menée dans les années 1990, l'historienne Ann Campbell interroge plus de 700 femmes sur leurs services militaires pendant la Seconde Guerre mondiale. Les résultats sont éloquentes : 41 % du corpus se souvient d'une opposition sérieuse de la part de leurs parents proches, sans compter la désapprobation plus générale des contemporains¹¹.

Pourtant, la loi Paul-Boncour qui permet la mobilisation légale et officielle des femmes en temps de guerre est adoptée à l'Assemblée nationale en 1938. Le texte a néanmoins fait l'objet

« L'armée, école de la masculinité. Le cas de l'Allemagne au XIX^e siècle », *Travail, genre et sociétés*, vol. 3, n° 1, 2000, p. 52.

9. DAVRAY Renée, « Le service national féminin », *Minerva*, 23 avril 1939 (conservé à la BMD, côte DOS 355 MOB).

10. GOLDSTEIN Joshua S., *War and Gender. How Gender Shapes the War System and Vice Versa*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 3.

11. CAMPBELL Ann, « Service Women of the World War II », *Armed Forces and Society*, vol. 162, 1990, p. 254.

de modifications suite aux refus du Sénat de mobiliser les femmes sans distinction de sexe ou d'âge, bien que cela fût prévu dans le texte originel. Par ce remaniement législatif, il s'agit d'éviter un enrôlement systématique des femmes qui, avec le statut d'appelées, auraient pu prétendre à la citoyenneté¹². Le statut de volontaire, en revanche, permet aux femmes de rejoindre les rangs de l'armée sans que cela n'engage la question des droits politiques.

La loi Paul-Boncour, bien qu'édulcorée, reste ainsi un moment clé de l'histoire des femmes et signe le départ d'une lente féminisation de l'armée¹³. Outre-Manche, l'année 1938 est également marquée par l'annonce du *War Office* autorisant les femmes à servir dans des rôles non combattants dans des unités militaires auxiliaires à l'image du Auxiliary Territorial Service (ATS). Ce changement de paradigme s'accompagne également d'un essor des discours sur les femmes militarisées et, en vue des enjeux politiques et culturels que sous-tend cette admission, il paraît légitime de se demander quelles sont les conséquences – à la fois individuelles et discursives – de l'introduction des femmes dans ce sanctuaire de la masculinité¹⁴.

Les débats contemporains autour de la figure de la soldate vont effectivement croissant à cette époque. Perçues comme des individus qui se comportent comme des hommes, ces femmes

12. Loi du 11 juillet 1938 portant sur l'organisation générale de la nation pour le temps de guerre, *Journal officiel de la République française*, 13 juillet 1938, p. 8331.

13. Sur la question de la féminisation des armées, voir JANNEAU Élodie, *La féminisation de l'armée française pendant les guerres 1938-1962 : enjeux et réalités d'un processus irréversible*, thèse d'histoire, sous la direction de Gabrielle Houbre, Paris, université Paris Diderot, 2011 ; VESCHAMBRE Vincent, « L'armée française : un bastion masculin en mutation », in Christine BARD (dir.), *Le genre des territoires*, Angers, Presses de l'université d'Angers, 2004.

14. RAUCH André, *Le premier sexe : mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, 2000, p. 12 ; SOHN Anne-Marie, « Sois un Homme ! ». *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2009, p. 181.

constituent des figures « déplacées » qui défient la lisibilité du genre, provoquant davantage le malaise que l'émerveillement. Parmi les qualificatifs employés pour les nommer, le terme de *virago* se démarque et traduit une tentative de classer l'inclassable¹⁵. Peu usité aujourd'hui, l'usage de ce terme donne pourtant de précieux renseignements sur les enjeux qui structurent la figure de la femme militaire. Le terme *virago* désigne effectivement une femme « à l'allure ou aux manières d'un homme » dont l'identité s'inscrit au-delà des frontières de genre. « Créature » illisible, le sens du mot *virago* n'est pas fixe mais évolue selon les époques. Tantôt positif, tantôt négatif, le va-et-vient des définitions traduit le caractère polémique de cette figure. Qualifiant une « femme de grande taille, robuste et d'allure masculine¹⁶ » en 1913, le terme est résolument péjoratif en 1941 quand il désigne une « femme grossière et autoritaire aux manières rudes. Synonymes : dragon, gendarme, harpie, mégère¹⁷ ». De ce décalage sémantique, nous retenons que la *virago* est une figure complexe et à la marge, qui perturbe les normes, comme le précise Jack Halberstam, spécialiste des *Gender Studies* : « *The female masculine describes an evolving role; the shifting surface of girlhood and womanhood; a porous limit of gender variance; an alternative edge to manhood and a historical trajectory that extends back beyond modern sexual and gender definitions*¹⁸. »

15. Voir par exemple des titres d'article comme FORESTIER Monique, « La vue d'une *virago* avec une grenade, un revolver ou un couteau à la main est révoltant », *Minerva*, 25 juin 1939 (conservé à la BMD, côte DOS 355 MOB).

16. LARBAUD Valéry, A. O. *Barnooth*, Paris, Gallimard, 1913, p. 240.

17. AYMÉ Marcel, *Travelingue*, Paris, Gallimard, 1941, p. 213.

18. Pour toutes les citations en anglais, voir ma traduction en note de bas de page : « La féminité masculine décrit un rôle évolutif ; une surface mouvante entre l'enfance et de la féminité ; une limite poreuse de variance de genre ; une alternative à la virilité et une trajectoire historique qui remonte au-delà des définitions sexuelles et de genre contemporaines », dans HALBERSTAM Jack, *Female Masculinity*, Durham, Duke University Press, 1998, p. 10.

L'usage du terme *virago* – y compris dans cet ouvrage – n'est donc pas anodin, mais synthétise déjà la multiplicité des représentations, des discours et des enjeux autour de cette figure. Cette dernière cristallise en particulier l'inquiétude des contemporains face à une possible « masculinisation » des femmes après les bouleversements induits par la Première Guerre mondiale¹⁹. Ainsi, loin de résulter d'un fétiche de la catégorisation, la *virago* est d'abord l'héritière d'une époque où les identités de genre ont été mises à l'épreuve. Le spectre de la « femme masculine » est aussi verbalisé par les contemporains et parfois même revendiqué par les agentes de renseignement, indiquant le poids de cette figure dans l'imaginaire des femmes engagées. L'opération de nommer et de catégoriser n'est donc pas ici une projection anachronique²⁰, mais constitue le propre de la société étudiée. L'usage du terme *virago* dans cet ouvrage cherche donc à investir les terminologies de l'époque afin de rendre compte des complexités du genre dans une société en guerre.

Figure centrale, cette dernière est pourtant peu questionnée. Les historiens et les historiennes soulignent parfois la présence de femmes aux allures dites « masculines », mais les ressorts derrière une telle identification ne sont pas analysés. L'exclusion de cette problématique dans les travaux d'histoire crée, selon Jack Halberstam, une historiographie partagée entre des enquêtes historiques qui évincent l'apport théorique – que ce soit des *Gender Studies* ou des *Queer Studies* – et des modèles théorisés anhistoriques qui figent les masculinités féminines²¹. La figure de la *virago* est

19. NOAKES Lucy, « Demobilizing the Military Woman: Constructions of Class and Gender in Britain after the First World War Britain », *Gender and History*, vol. 19, n° 1, 2007, p. 148.

20. Sur ce débat, voir DOAN Laura, *Disturbing Practices. History, Sexuality and Women's Experience of Modern War*, Chicago, University of Chicago Press, 2013.

21. HALBERSTAM Jack, *Female Masculinity*, *op. cit.*, p. 46.

pourtant le fruit d'un contexte sociohistorique, au même titre que les identités de genre. Cet ouvrage cherche donc à comprendre la fabrique de cette figure au travers d'une étude de cas, afin d'identifier les ressorts derrière une telle identification, les pratiques qui lui sont associées et les problématiques genrées que cette dernière soulève. Il s'agit dès lors d'appréhender la *virago* comme un *fait de langage* qui ordonne « une série de théories et de discours autour de figures censées les incarner²² ».

Pour étudier ce trope, nous avons donc choisi de nous intéresser à l'agente de renseignement, figure toute désignée pour incarner les caractéristiques des femmes dites « masculines » dans les années de guerre et dans le souvenir de celles-ci. L'arrivée de l'espionne dans les mondes militaires – et son nouveau rôle combattant – constitue effectivement le réceptacle idéal du modèle de la *virago*, capable de bouleverser les normes de genre pendant la Seconde Guerre mondiale. En examinant les expériences, les trajectoires ou encore les discours qui circulent autour de ces femmes, il s'agit donc de questionner « un processus individuel ou collectif, qui rapproche le sexe féminin du sexe masculin en intégrant des éléments réputés masculins comme la pratique du sport, l'exercice de certains métiers, le port du pantalon, etc.²³ ».

Si l'étude de ces femmes permet de comprendre l'élaboration d'une mythologie genrée, nous refusons néanmoins l'usage du terme de virilisation qui, par son étymologie *virilitas*, fait référence aux organes génitaux de l'homme. L'étymologie de ce terme renvoie en effet à la « vigueur » ou la « puissance sexuelle » et désigne davantage la capacité des hommes à engendrer que l'ensemble de leurs comportements. Les termes de virilisation ou de « féminité

22. MURAT Laura, *La loi du genre. Une histoire culturelle du troisième sexe*, Paris, Fayard, 2006, p. 13.

23. COULOMB-GULLY Marlène, *Les mots de l'histoire des femmes*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2004, p. 58.

virile » pourront néanmoins apparaître dans les sources, les usages étant confondus à cette époque dans la langue française. En dehors de ces exceptions, c'est bien le terme de masculinisation que nous utilisons : celui-ci nous paraît plus à même de décrire un processus d'appropriation de gestes, de pratiques ou d'apparences traditionnellement associés au genre masculin. Toutefois, ce travail ne vise pas à démontrer un processus linéaire où une femme tendrait nécessairement vers une identité « plus masculine ». Il ne s'agit pas de reproduire un schéma de pensée binaire qui condamnerait la femme à devenir « homme » dès lors que cette dernière quitterait les sphères traditionnelles de la féminité. Au contraire, il s'agit de comprendre comment les femmes intègrent, ajustent ou contestent le modèle de la *virago* tout en mettant en perspective les pratiques et les représentations en jeu dans la construction de cette figure. Ainsi, si la terminologie de masculinité « féminine » – ou *female masculinity* en anglais²⁴ – peut paraître limitante, elle renvoie bien à une *situation* fluide, en constante négociation.

Pour répondre à l'ensemble de ces questionnements, deux services de renseignement ont été ici étudiés. Tout d'abord, le Special Operations Executive (SOE) créé en 1940 par le Britannique Winston Churchill. Dans cet organisme, c'est Maurice Buckmaster qui dirige la section F responsable des missions d'action subversive de soutien à la Résistance intérieure en France. Pour cette section uniquement, le SOE est connu pour être l'unité de renseignement qui a eu le plus recours à une main-d'œuvre féminine pendant la Seconde Guerre mondiale avec 39 femmes dépêchées dans l'hexagone²⁵. Néanmoins, pour 39 femmes, 441 hommes sont envoyés en France, ramenant la proportion de femmes à moins de 10 %

24. Terminologie héritée de HALBERSTAM Jack, *Female Masculinity*, *op. cit.*

25. Trois femmes engagées au SOE ont néanmoins été envoyées aux Pays-Bas et deux en Belgique voir FIESELER Beate, HAMPFT Michaela et SCHWARZKOPF Jutta, « Gendering Combat: Military Women's Status in Britain, the United

seulement dans les effectifs de cette section. À cette première unité s'ajoute le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA) créé à l'été 1940 par le Général de Gaulle qui, après avoir quitté la France occupée, tente d'organiser la Résistance depuis l'Angleterre²⁶. André Dewavrin, dit colonel Passy, est nommé à la tête de ce service qui s'impose au fil de la guerre comme un dispositif central dans la lutte de la France libre. Le bureau est également à l'origine du recrutement de plusieurs agentes de renseignement, mais seules 11 d'entre elles furent envoyées derrière les lignes ennemies (contre plus de 500 agents masculins)²⁷. Cet ouvrage analyse ainsi simultanément les effectifs du BCRA et du SOE, unités intimement liées par des relations d'interdépendance – et parfois de compétition – pendant la Seconde Guerre mondiale²⁸. Pendant la guerre, les services de renseignement de la France libre ont aussi bénéficié des structures de formation du SOE, leurs recrues étant en partie formées avec celles des services anglais²⁹.

Toutefois, ce corpus se limite à l'analyse de femmes engagées dans des institutions militaires officielles, à l'image du SOE ou

States and the Soviet Union during the Second World War », *Women's Studies International Forum*, n° 47, p. 116.

26. FALIGOT Roger, GUISEL Jean et KAUFFER Rémi (dir.), *Histoire politique des services secrets français. De la Seconde Guerre mondiale à nos jours*, Paris, La Découverte, 2013, p. 27.
27. ALBERTELLI Sébastien, *Elles ont suivi de Gaulle. Histoire du Corps des volontaires françaises*, Paris, Perrin, 2019, p. 368.
28. Les liaisons du BCRA avec la France étaient aussi tributaires des transmissions et des techniques de codes du SOE, qui, de son côté, dépendait des informations précieuses recueillies par l'unité française, sur cette question, voir AZÉMA Jean-Pierre et BÉDARIDA François (dir.), *La France des années noires*, t. I, Paris, Le Seuil, 1993, p. 227.
29. Les informations recueillies par le BCRA représentaient une monnaie d'échange pour négocier avec les Britanniques, voir à ce sujet FALIGOT Roger, GUISEL Jean et KAUFFER Rémi (dir.), « Introduction : de la Seconde Guerre mondiale à la guerre froide », in Roger FALIGOT, Jean GUISEL et Rémi KAUFFER (dir.), *Histoire politique des services secrets français...*, op. cit., p. 37.

du BCRA, connues pour être imprégnées d'une culture martiale « masculine », ce qui exclut les femmes qui avaient intégré des réseaux de résistance intérieure. De même, les volontaires engagées dans des unités militaires féminines de l'armée française – ou anglaise – n'ont pas été retenues pour cette étude. En cause, ces femmes évoluaient dans un environnement sexué, isolé des hommes, où les interactions entre les sexes ne peuvent être comparées à l'expérience des agentes de renseignement. Intégré pour un court temps dans l'institution, le personnel auxiliaire féminin occupait d'abord des postes administratifs et techniques afin de libérer des hommes pour le front : il n'a donc jamais été question d'en faire des combattantes³⁰. Les agentes de renseignement ne sont donc en aucun cas représentatives de l'expérience des femmes dans les armées mais font, au contraire, figure d'exception.

CROISER LES HISTORIOGRAPHIES

En 2002, quand l'historien et théoricien militaire israélien Martin Van Creveld interroge la place des femmes dans les armées modernes, il affirme que la femme militaire est une « négation de sexe qui signe l'impossibilité d'accomplir sa destinée biologique de mère » provoquant selon lui, « le déclin des armées occidentales³¹ ». Si ces propos semblent excessifs et démesurés, ils illustrent néanmoins les *a priori* genrés qui circulent autour des femmes militaires, y compris dans certains travaux récents de l'historiographie. L'étude de cet objet n'échappe donc pas aux préjugés culturels de nos sociétés et freine, par la même occasion, notre compréhension des femmes dans les sphères dites « masculines ». En d'autres termes, une des premières problématiques

30. JANNEAU Élodie, *La féminisation de l'armée française pendant les guerres 1938-1962*, *op. cit.*, p. 537.

31. VAN CREVELD Martin, *Men, Women and War: Do Women Belong in the Front Line*, Londres, Weidenfeld Military, 2001, p. 134.

qui traverse l'historiographie des femmes militaires est la persistance d'idées préconçues de genre qui interdisent d'appréhender le personnel féminin au-delà de leur dite « féminité ». Les femmes restent alors pensées comme fondamentalement « non combattantes », et leur histoire se borne à l'analyse de leurs rôles d'auxiliaires dans les mondes militaires³². L'exclusion de ces dernières des grandes monographies de l'armée française en est la preuve : la présence des femmes dans l'institution est mise sous silence dans les ouvrages de synthèse en France³³. Néanmoins, ces biais tendent à être dépassés avec l'influence anglo-saxonne des *Critical Military Studies* qui renouvelle l'histoire militaire depuis les années 1970 en prenant de la distance avec les objets d'études classiques de ce champ historiographique, que ce soit la technologie, les tactiques du champ de bataille ou les principaux chefs militaires. En outre, cette historiographie propose un regard nouveau sur les phénomènes guerriers, en les reconsidérant comme des phénomènes culturels et sociaux qui s'inscrivent au-delà du seul fait militaire. En puisant dans la sociologie et la théorie culturelle, ce champ ouvre également de nouvelles perspectives en s'intéressant aux expériences ordinaires, à l'image du travail pionnier *Le visage de la bataille* de John Keegan³⁴. Les travaux de l'historien anglais E. P. Thompson ont également

32. Sur cette question, Coline Cardi et Geneviève Pruvost parlent de « déni d'antériorité », concept emprunté à Delphine Naudier, pour parler de l'absence d'historicisation des femmes combattantes, voir CARDI Coline et PRUVOST Geneviève (dir.), *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte, 2012, p. 17.

33. Voir par exemple les travaux de GIRARDET Raoul, *La société militaire de 1815 à nos jours*, Paris, Perrin, 1998 ; MASSON Philippe, *Histoire de l'armée française*, Paris, Perrin, 2002 ; PÉDRONCINI Guy, *Histoire militaire de la France de 1871 à 1940*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.

34. Pour un panorama sur le sujet, voir EVANS Martin, « Opening Up the Battlefield: War Studies and the Cultural Turn », *Journal of War and Culture Studies*, vol. 1, n° 1, 2007, p. 47-51.

une influence majeure dans ce mouvement et invitent à écrire une histoire par le bas pour appréhender les mondes militaires, entraînant un regain d'intérêt pour les figures marginales de l'histoire, à l'instar des femmes, des classes ouvrières ou des troupes coloniales.

Quant à l'espionnage, sujet romanesque par excellence, il a toujours suscité la curiosité du public, des historiennes et des historiens. Pourtant, les renouvellements historiographiques mentionnés précédemment ne semblent pas avoir pénétré l'étude des mondes du renseignement encore très masculin³⁵. En conséquence, la majorité des travaux académiques sur la question relègue les femmes au second plan pour privilégier l'étude des tactiques opératoires, de la diplomatie ou de la technologie. Les premiers ouvrages sur les services de renseignement britanniques sont à cet égard éloquents. Le très célèbre *SOE : An Outline History of the Special Operations Executive 1940-1945*, de l'historien britannique Michael Foot en 1966, sert d'ouvrage de référence pour l'histoire du SOE. Pourtant, ce travail n'aborde pas – ou peu – la question des agentes de renseignement et, quand c'est le cas, leur rôle de combattante n'est pas abordé. Il en est de même de l'ouvrage *SOE A New Instrument of War* qui est publié en 2006 mais qui exclut les agentes de renseignement du dispositif guerrier. Ces études témoignent de la difficulté de penser ces femmes comme combattantes, invisibilisant de la même manière les questionnements autour d'une potentielle masculinisation de ces femmes dans les armées.

La plupart des travaux menés sur les espionnes en France masquent également leur rôle sur le terrain ou analysent leurs missions au prisme unique de la féminité. Ainsi, quand l'historienne Chantal Antier étudie les espionnes, celles-ci sont avant

35. *Ibid.*, p. 48.

tout présentées comme des infirmières qui « soignent » ou qui « accueillent des renseignements³⁶ ». Le registre passif que sous-entend le terme « accueil » donne ici une image quelque peu clichée et fondamentalement atone de l'espionne qui « aide » mais qui n'agit pas. De manière plus significative encore, l'historienne évoque des « activités de prostitution », liées dans les imaginaires au métier de l'espionne – sans pour autant apporter la preuve de ces dites activités – renforçant dès lors des stéréotypes déjà présents qui réduisent l'agente de renseignement à sa sexualité.

En ce qui concerne les agentes de renseignement du SOE, une nouvelle génération d'historiennes et d'historiens a néanmoins pris de front la problématique du genre dans leurs études, à l'instar de Juliette Pattinson ou de Kate Virgus³⁷. Si ces dernières se sont interrogées sur les possibles différences de traitement des recrues – afin de questionner le poids du genre dans l'organisation du SOE – elles ont néanmoins évincé la question des interactions entre les sexes au sein de cette organisation. Autrement dit, les femmes sont de nouveau isolées *a priori* du reste du groupe masculin dans l'analyse historique, faisant peu de cas des échanges et des influences entre les sexes. En étudiant ces femmes sous le prisme unique de la différence, celles-ci sont donc condamnées à être étudiées pour leur rapport avec le féminin. Le problème est d'autant plus présent dans l'historiographie du BCRA où les agentes de renseignement sont les grandes absentes puisque c'est encore une histoire militaire classique

36. ANTIER Chantal, « Espionnage et espionnes de la Grande Guerre », *Revue historique des armées*, vol. 247, 2007, p. 46-47.

37. PATTINSON Juliette, *Behind the Lines. Gender, Passing and the Special Operations Executive in the Second World War*, Manchester, Manchester University Press, 2007 ; VIRGUS Elizabeth Kate, *The Women Agents of the Special Operations Executive F Section*, thèse d'histoire, sous la direction de R. Whiting, K. Honeyman et J. Gooch, Leeds, University of Leeds, 2011.

– analyse de l’organisation, de la stratégie militaire ou de l’action politique – qui prédomine³⁸. Seul l’historien Sébastien Albertelli leur a consacré un chapitre dans un ouvrage publié en 2019, mais la question du genre, elle, n’a pas été posée³⁹.

Les ouvrages sur la Résistance offrent toutefois quelques pistes de réflexion et mentionnent parfois des femmes du SOE ou du BCRA, bien que ces femmes ne constituent pas le cœur de l’analyse puisque les ouvrages consacrés aux résistantes se concentrent principalement sur les mouvements de résistance intérieure, et non extérieure⁴⁰. Cette historiographie, très féconde dès la Libération, est aussi « largement devancée par une littérature historiographique et mémorielle à dominante masculine⁴¹ ». Les historiens et historiennes du monde anglo-saxon comme Paula Schwartz sont les premières à avoir considéré des problématiques de genre – y compris celle de la masculinité féminine – chez les résistantes. Cette dernière dénonce d’ailleurs la prégnance des schémas de genre dans l’historiographie francophone qui selon elle « se distingue par son souci de délimiter ce qui est spécifique à la résistance au féminin⁴² ». En résultent des ouvrages qui s’intéressent davantage aux résistantes « ordinaires », au détriment d’individus plus « transgressifs » comme les agentes de renseignement. Le portrait de la résistante proposé par cette historiographie est une image fondamentalement normative d’une femme qui prend soin de nourrir et de loger les soldats alliés, conformément

38. Par exemple ALBERTELLI Sébastien, « Les services secrets de la France libre : le Bureau central de renseignement et d’action (BCRA), 1940-1944 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 242, n° 2, 2011, p. 7-26.

39. ALBERTELLI Sébastien, *Elles ont suivi de Gaulle*, *op. cit.*, p. 339-361.

40. JANNEAU Élodie, *La féminisation de l’armée française pendant les guerres 1938-1962*, *op. cit.*, p. 17.

41. SCHWARTZ Paula, « Résistance et différence des sexes : bilan et perspectives », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, vol. 1, n° 1, 1995, p. 3.

42. *Ibid.*, p. 4.

aux activités de *care* qui leurs sont associées⁴³. Néanmoins, mettre l'accent sur les particularismes de la résistance féminine, c'est aussi restreindre les femmes à une certaine forme d'action. Ainsi, s'il est important de souligner l'existence d'une différenciation genrée des actions pour un nombre important de résistantes, nous ne pouvons pas renoncer à l'analyse d'autres trajectoires individuelles, dont certaines s'affirment « à contre-courant » des normes de la féminité.

La question de cette masculinité féminine, restée impensée, doit donc être posée⁴⁴. Sans constituer une problématique annexe, la *virago* est donc au cœur de notre analyse, constituant un objet historique autosuffisant et légitime. Comme le rappellent les historiennes Arlette Farge et Cécile Dauphin, il faut néanmoins se détacher d'une vision biologisante des femmes qui freine l'émergence de certaines problématiques, comme celle de la violence féminine⁴⁵. L'histoire des femmes a davantage pensé ces dernières comme objet des violences, que comme son sujet, un dimorphisme qui se traduit par une quasi-invisibilité des femmes engagées dans des opérations violentes, à l'instar des agentes de renseignement⁴⁶. Mais la force ou l'agressivité ne sont pas les seuls attributs perçus comme « masculins » encore peu problématisés dans l'histoire des femmes. Jack Halberstam rappelle le faible intérêt général porté

43. Il existe néanmoins des exceptions comme les travaux de Paula Schwartz qui travaille sur les femmes combattantes dans les mouvements de résistances communistes. Voir SCHWARTZ Paula, « Partisanes and Gender Politics in Vichy France », *French Historical Studies*, vol. 16, n° 1, 1989, p. 126-151.

44. On trouve quelques travaux en littérature qui s'interrogent sur les représentations de la femme masculine comme PINSON Guillaume, « La femme masculinisée dans la presse mondaine française de la Belle Époque », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, vol. 3, 2009, p. 211-230.

45. DAUPHIN Cécile et FARGE Arlette (dir.), *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 12.

46. L'historiographie récente commence à répondre à ce problème, voir par exemple : POIRSON Martial (dir.), *Combattantes. Une histoire féminine de la violence en Occident*, Paris, Le Seuil, 2020.

aux femmes masculines, en particulier quand on compare cette historiographie à l'essor de travaux académiques sur les hommes jugés « féminins⁴⁷ ». Pour lui, ce décalage ne fait que confirmer l'existence d'une hiérarchie : si le féminin est « travestissable » par l'homme, la masculinité reste trop sacrée pour être travestie.

Si l'histoire des femmes et des féminités nous confronte à de nombreuses limites, faut-il alors se tourner vers l'étude des masculinités pour trouver une histoire de la *virago* ?

Cette historiographie, plus récente, s'impose plus difficilement que l'histoire des femmes dans les universités. En effet, l'objectif épistémologique – mais aussi politique – de cette historiographie est de réintroduire les femmes comme sujets d'histoire, après de nombreuses années de mise à l'écart. Dans ce contexte, étudier la masculinité pouvait apparaître comme malvenu et certains spécialistes, à l'instar de l'historienne Toby Ditz, craignaient que le développement de l'étude des masculinités fasse de nouveau sortir les femmes de l'histoire⁴⁸. Pourtant, étudier les femmes et les féminités sans les hommes ne fait pas sens. Comme l'a montré Joan Scott, le genre est avant tout relationnel⁴⁹ : la définition du masculin procède du féminin, et *vice versa*, si bien qu'il ne saurait y avoir une histoire des femmes sans prendre en compte l'histoire des masculinités⁵⁰.

Aujourd'hui, l'histoire des masculinités est aussi un champ dynamique⁵¹, notamment à travers son interaction avec l'histoire

47. HALBERSTAM Jack, *Female Masculinity*, *op. cit.*, p. 20.

48. SURKIS Judith, « Introduction. Histoire des hommes et des masculinités : passé et avenir », in Régis REVENIN (dir.), *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, Autrement, 2007, p. 18.

49. SCOTT Joan, *De l'utilité du genre*, Paris, Fayard, 2012, p. 19.

50. SOHN Anne-Marie (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ? Genre et masculinité*, Lyon, ENS éditions, 2014, p. 8.

51. SOHN Anne-Marie, « *Sois un Homme !* »..., *op. cit.* ; SOHN Anne-Marie, « La construction du masculin. De la fin du XIX^e siècle aux années 1930 », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 75, n° 3, 2002, p. 85-96.

de la guerre, constituant l'un des thèmes dominants de cette historiographie⁵². Toutefois, cette dernière privilégie encore une étude des formes dominantes de la masculinité, en analysant par exemple la figure du soldat, de la glorification de son modèle à sa crise. À l'inverse, les travaux sur les masculinités dites alternatives, entendues comme toutes les identités qui gravitent autour de la masculinité « hégémonique », apparaissent comme le parent pauvre de cette historiographie⁵³. Considérées comme marginales, ces « autres » expressions sont pourtant essentielles pour saisir la construction du masculin⁵⁴. C'est précisément dans ces oubliées que les *viragos* s'inscrivent, à la différence que leur position est doublement marginale puisque l'histoire des masculinités se limite encore aujourd'hui à une histoire des hommes. Pourtant, ne pas intégrer les femmes dans cette historiographie c'est encore limiter un genre à un sexe, réitérant l'idée que cette différenciation sexuée est « naturelle » puisque rarement étudiée autrement. À contre-courant de cette littérature scientifique, cette étude cherche donc à analyser une forme de masculinité « féminine », à travers la figure de l'agente de renseignement, au carrefour de l'histoire des femmes, du genre et des masculinités.

Enfin, dans la mesure où la femme masculine est un archétype construit autant par les pratiques des femmes que par le regard que la société porte sur elles, il nous faut aussi puiser dans

52. Voir par exemple AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Armées et guerres : une brèche au cœur du modèle viril ? », in Jean-Jacques COURTINE (dir.), *Histoire de la virilité*, t. 3, *La virilité en crise ? Le XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 207-229 ; ou MEYER Jessica, *Men of War. Masculinity and the First World War in Britain*, New York, Palgrave Macmillan, 2009 ; MIHAELY Gil, *L'émergence du modèle militaro-viril. Pratiques et représentations masculines en France au XIX^e siècle*, thèse d'histoire, sous la direction de Christophe Prochasson, Paris, EHESS, 2005.

53. HALBERSTAM Jack, *Female Masculinity*, *op. cit.*, p. 20.

54. CONNELL Raewyn, *Masculinities*, Los Angeles, University of California Press, 2005 (1995), p. 69.

l'histoire culturelle pour comprendre l'ensemble des discours qui parachèvent la formation de ce trope. Il s'agit ainsi de s'appuyer sur le texte et l'image pour saisir les articulations entre agentes de renseignement et *virago*. Néanmoins, la supériorité de l'archive textuelle a conduit les historiennes et les historiens – et en particulier les contemporanéistes – à délaissier les productions visuelles⁵⁵. En l'absence d'analyse autour de la culture visuelle de l'agente de renseignement, l'histoire culturelle française ne permet donc pas de penser l'ensemble des mises en scène et reconfigurations de genre chez ces femmes. D'autres disciplines, comme les *Film Studies*, se sont néanmoins intéressées à la figure de l'espionne, bien que la majorité des ouvrages se concentre encore sur le trope de la femme fatale hypersexualisée, à l'image des travaux de Tammy Proctor⁵⁶ ou de Lisa Funnell⁵⁷. Si cette question de l'hyperféminité se doit d'être abordée, elle laisse néanmoins de côté les représentations des espionnes dont l'image a été « masculinisée ». On observe dès lors des limites similaires à l'historiographie des espionnes où la question du genre, si elle est posée, est restreinte à celle de l'expression de la féminité chez les agentes de renseignement.

Quelques travaux font figure d'exception comme l'ouvrage *The Spectacular Bodies* où la spécialiste d'études cinématographiques Yvonne Tasker étudie le corps féminin comme un site d'investissement de la masculinité à travers l'émergence de nouvelles figures féminines dites plus « agressives » au cinéma⁵⁸.

55. DORLÉAC Laurence, DELAGE Christian et GUNTHERT André, « Présentation », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 72, n° 4, 2001, p. 3-4.

56. PROCTOR Tammy, *Female Intelligence Women and Espionage in the First World War*, New York, New York University Press, 2003 ; HANSON Helen et O'RAWE Catherine (dir.), *The Femme fatale: Images, Histories, Contexts*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2010.

57. FUNNELL Lisa et LINDNER Christoph, *For His Eyes Only: The Women of James Bond*, Londres, Wallflower Press, 2015.

58. TASKER Yvonne, *Spectacular Bodies: Gender, Genre and the Action Cinema*, Hoboken, Taylor and Francis, 2012, p. 3.

Dans la continuité de ces travaux, d'autres recherches ont entrepris une relecture des espionnes au prisme de la masculinité, à l'instar de Monica Germana, chercheuse à l'université de Westminster qui, dans l'ouvrage *James Bond Girls : Body, Fashion and Gender*, consacre un chapitre au trope de l'espionne masculine dans la célèbre série cinématographique⁵⁹.

Interroger la fabrique de la femme masculine à travers le cas de l'espionne présuppose de concevoir l'identité des individus non pas comme un produit naturel ou immuable, mais comme un processus en constante reconfiguration. Si le terme « identité » est particulièrement connoté⁶⁰, il s'agit ici de réinvestir ce concept et de rompre avec le « naturalisme » de sa définition : loin d'être une essence, l'identité est envisagée comme un produit culturel fragmenté et pluriel. En s'appuyant sur le travail du sociologue Stuart Hall, l'identité est donc entendue comme « *the name we give to the different ways we are positioned by and position ourselves, never unified and, in late modern times, increasingly fragmented and fractured; never singular but multiply constructed across different, often intersecting and antagonistic, discourses, practices and positions. They are subject to a radical historicization, and are constantly in the process of change and transformation*⁶¹ ». Dans la continuité de cette définition,

59. GERMANA Monica, *Bond Girls: Body, Fashion and Gender*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2020.

60. HALL Stuart, « Cultural Identity and Diaspora », in Jonathan RUTHERFORD (dir.), *Identity: Community, Culture, Difference*, Londres, Lawrence and Wishart, 1990, p. 222-237.

61. « Le nom que nous donnons aux différentes façons dont nous sommes positionnés et comment nous nous positionnons, jamais unifiées et, en ces temps modernes, de plus en plus fragmentées et fracturées ; jamais singuliers mais construits de manière multiple à travers des discours, des pratiques et des positions différentes, souvent croisés et antagonistes. Elles [les identités] sont soumises à une historicisation radicale, et sont en constante mutation

nous cherchons donc à interroger les différents processus d'attribution, de négociation et de réappropriation des identités chez les femmes dont les activités étaient considérées comme « masculines ». L'étude des agentes de renseignement sert ainsi de terrain pour identifier les mécanismes de transferts, les freins et les ajustements quotidiens qui sont en jeu dans la cristallisation des masculinités féminines. Ainsi, il ne s'agit pas ici de céder à l'impératif de la taxonomie et de la catégorisation qui supposerait que l'expression du genre soit systématiquement intelligible et nommable⁶². La catégorisation en tant que démarche connaît effectivement des limites et semble parfois inappropriée pour suivre des parcours individuels. Néanmoins, en reconnaissant qu'aucune notion ne peut embrasser l'ensemble des nuances et des possibilités d'expression du genre, la figure de la *virago* reste un outil heuristique pertinent pour saisir la mouvance du genre dans une société. En tant que terminologie utilisée par la société de l'époque, cette dernière reste, enfin, un phénomène historique à appréhender. Le développement d'une problématique autour de cette « identité » se justifie d'autant plus que les agentes de renseignement ont conscience des problématiques de genre qui se jouent et expriment clairement certains questionnements identitaires. La manière dont le trope de la « femme masculine » interagit et façonne la subjectivité de ces femmes constitue ainsi une interrogation possible du travail historique. Néanmoins, nous ne pouvons analyser la production d'une catégorie sans interroger les moyens mis en œuvre pour la produire. Ainsi, il s'agit aussi d'exposer le processus qui construit et positionne la femme masculine en prenant pour objet d'étude

et transformation... », dans HALL Stuart et DU GAY Paul (dir.), *Questions of Cultural Identity*, Beverly Hills, Sage Publications, 1996, p. 329.

62. Concernant le problème de la catégorisation dans les *Queer Studies*, voir DOAN Laura, *Disturbing Practices. History, Sexuality and Women's Experience of Modern War*, *op. cit.*, p. 133.

l'évolution et la renégociation du concept de *virago* sur les agentes de renseignement.

Pour examiner les interactions entre féminin et masculin sur les espionnes, le genre constitue un outil théorique et épistémologique central qui permet d'identifier le poids du culturel dans l'élaboration des catégories du « féminin » et du « masculin⁶³ ». Cet outil permet effectivement de déconstruire la naturalité supposée de l'identité sexuée en révélant « la galaxie d'idées qui déterminent les rôles jugés appropriés pour les femmes et pour les hommes⁶⁴ ». En se positionnant dans la continuité des travaux de Judith Butler, le genre est aussi compris comme une catégorie performative, construite par la stylisation du corps, de ses gestes et de ses mouvements⁶⁵. Le genre s'impose donc comme outil pour sortir des évidences et permet de visibiliser des individus qui naviguent au-delà des normes, à l'image de la *virago*. Enfin, il permet d'analyser « la construction hiérarchique du rapport homme/femme dans des contextes spécifiques⁶⁶ » et nous oblige à être attentifs aux possibles négociations de pouvoir qui se jouent dans les interactions quotidiennes. Le genre présente dès lors l'avantage d'être un « concept englobant qui peut contenir ensemble ce qui est trop souvent dissocié dans l'analyse : les rapports sociaux de sexe et leurs effets sur la subjectivité⁶⁷ ». Enfin, si les catégories binaires de « féminité » et « masculinité » sont utilisées dans cet ouvrage, leur emploi vise uniquement à retranscrire les catégories de pensées utilisées à l'époque. En d'autres

63. SCOTT Joan W., « Gender: A Useful Category of Historical Analysis », *The American Historical Review*, vol. 91, n° 5, 1986, p. 1056.

64. *Ibid.*, p. 1059.

65. BUTLER Judith, « Performative Acts and Gender Constitution: An Essay in Phenomenology and Feminist Theory », *Theatre Journal*, vol. 40, n° 4, 1988, p. 519.

66. *Ibid.*, p. 38.

67. MURAT Laura, *La loi du genre*, *op. cit.*, p. 8.

termes, nous utiliserons ces termes genrés afin de retranscrire les mentalités à l'origine de l'archétype de la femme masculine.

En distinguant sexe biologique et genre, ce travail de recherche tente aussi de réfléchir à la masculinité sans les hommes, avançant que la masculinité peut être aussi produite par les femmes⁶⁸. L'étude du masculin sur ces dernières présente effectivement un avantage : le « masculin » dénote sur le corps de celles-ci, là où il s'impose comme une réalité muette sur les hommes puisqu'il en constitue la norme⁶⁹. Ainsi, en étudiant les traits désignés comme « masculins » chez la *virago*, ce sont aussi les ressorts principaux de la masculinité qui se révèlent dans le creux de l'analyse.

Pour comprendre comment le spectre de la femme masculine est venu interagir avec la figure de l'agente de renseignement, il nous faut donc interroger plusieurs sphères conjointement : celle de l'expérience, de la mémoire et de la représentation.

Il sera d'abord question des expériences des agentes de renseignement dans les mondes militaires pour repérer les réassignations genrées que l'armée – et les situations de conflit – peuvent produire. En s'intéressant à différentes temporalités, nous étudierons d'abord la formation des femmes dans les écoles du SOE – en tant que première immersion dans le monde « masculin » (chapitre I). Le temps des sociabilités et des loisirs auxquels les femmes participent en dehors de la formation fera l'objet d'un deuxième chapitre afin de comprendre comment ces moments confirment, reconfigurent ou annulent les premières reconfigurations de genre opérées pendant l'entraînement (chapitre II). Enfin, l'envoi sur le terrain constitue le dernier temps de l'expérience des agentes dans les mondes militaires et sera étudié pour sa capacité à affirmer ou infirmer une identification masculine chez les agentes de renseignement (chapitre III).

68. Voir à ce titre, le numéro « Les fleurs du mâle. Masculinités sans hommes ? » de la revue *Cahiers du genre*, vol. 45, n° 2, 2008.

69. SOHN Anne-Marie (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?*, op. cit., p. 27.

Pour documenter ces expériences de vie, nous nous appuyerons sur deux types de sources, complémentaires l'une de l'autre. Si les sources militaires produites par l'administration du SOE ou du BCRA sont parfois difficilement accessibles, fragmentées ou encore incomplètes, elles fournissent néanmoins de précieuses informations sur la réalité du travail des agentes de renseignement⁷⁰. Toutefois, ces archives sont aussi absconses – en raison de leur langage jargonnant – et se limitent aux points de vue des hommes, ne traduisant aucunement le ressenti des agentes de renseignement. À l'inverse, les « égo-documents » sont riches d'enseignements sur le quotidien et les pratiques de ces femmes. Ils délivrent un aperçu de la plus petite échelle de l'évènement et permettent une analyse « au ras du sol », dans la continuité de la micro-histoire, proposant une forme « d'ethnographie de l'expérience » des femmes militaires⁷¹. Enfin, la question de la subjectivité des autrices doit aussi être posée avec ces sources (en particulier quand de nombreuses années se sont écoulées entre le temps de la guerre et celui de l'écriture), bien que cette limite puisse aussi éclairer des processus complexes comme celui de « l'invention » d'une identité chez un individu⁷². Les silences et les altérations de l'histoire dans les récits autobiographiques sont donc utiles pour l'historienne qui cherche à sonder comment un individu se positionnait sur le spectre du genre.

70. Certains dossiers sont encore inaccessibles au public comme une partie des documents relatifs à l'agente Nancy Wake (dossier HS 9/1545/1) dont les archives se trouvent être classifiées jusqu'au 1^{er} janvier 2031. Les archives du BCRA sont quant à elles incomplètes puisqu'une grande partie des documents rapatriée par bateau ont été pillée au port de Southampton lors de leur rapatriement. Les archives restantes ont été déposées en France dans des hangars où l'humidité aura eu raison d'une partie importante des documents.

71. DERBEZ Benjamin, « L'expérience comme objet de sciences sociales », *Sciences sociales et santé*, vol. 36, n° 2, 2018, p. 97.

72. LUCIANI Isabelle, « Femmes et récits de soi. Un champ méditerranéen entre assignations, appropriations et action (XVI^e-XXI^e siècle) », *Revue méditerranéenne*, n° 52, 2016, p. 24.

S'il est déterminant d'analyser les trajectoires et les expériences des agentes pendant le temps de la guerre, c'est-à-dire le temps « fort » ou – pour reprendre les termes de Pierre Chaunu – « le temps vrai » de l'évènement⁷³, celui-ci va aussi au-delà : il se manifeste dans l'après et survit dans les imaginaires, les discours et les représentations. En d'autres termes, l'évènement est « une jonction d'altérités, en plus d'un morceau de temps, il est appelé à prendre son devenir et son sens dans sa réception et dans les représentations qu'on a de lui [...] La mobilité de l'évènement impose une infinie souplesse du regard historique porté sur lui⁷⁴ ». C'est par cette élasticité de l'évènement que notre chronologie se prolonge et s'étend ainsi jusqu'à la fin des années 1970.

Les nouvelles études sur les cultures de guerre ont effectivement démontré l'importance de (re)considérer les années qui précèdent ou suivent les conflits. Ainsi, bien qu'il soit rassurant de circonscrire la guerre – ses désordres et ses constructions idéologiques – au temps de l'évènement, cette démarche occulte la persistance des mentalités dans les temps de paix⁷⁵. Le phénomène de l'espionnage féminin n'est pas une exception et la fin de la guerre ne suffit pas à « effacer » les traces de son existence : cette dernière survit dans les discours des contemporains. Ainsi, cet ouvrage interroge également la temporalité de « l'après » afin d'observer comment le trope de la *virago* continue de structurer les discours sur les agentes de renseignement. Il s'agit en particulier de comprendre comment cette identité de la « femme masculine » se cristallise dans le temps, comme le rappelle Stuart Hall : « *Identities are*

73. CHAUNU Pierre, « Le fils de la morte », in Pierre NORA (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987, p. 65.

74. FARGE Arlette, « Penser et définir l'évènement en histoire », *Terrain*, vol. 38, 2002, p. 67-78.

75. CABANES Bruno et PIKETTY Guillaume, « Sortir de la guerre : jalons pour une histoire en chantier », *Histoire@Politique*, vol. 3, n° 3, 2007, p. 2.

*therefore constituted within, not outside representation, it arises is partly, in the imaginary, as well as the symbolic, and therefore, it is always partly constructed in fantasy, or at least within a fantasmatic field*⁷⁶. »

Autrement dit, les négociations autour de l'identité genrée de l'espionne ne peuvent être comprises sans discuter du regard que pose la société sur ces femmes, regard qui entérine ou refuse leurs identifications à la *virago*. Dans un premier temps, questionner la formation et la cristallisation de discours mémoriels autour des agentes de renseignement du SOE et du BCRA est donc fructueux. Ces derniers participent effectivement à fixer – et figer – l'identité de genre des femmes selon les différents narratifs et mythes nationaux qui se développent au même moment. En observant quels sont les acteurs, les actrices et les enjeux derrière ce processus de mémorialisation, nous étudierons comment les médias mettent en forme, négocient et transmettent une mémoire de l'expérience guerrière féminine dans les services secrets (chapitre IV). Nous nous intéresserons principalement dans ce chapitre à des productions médiatiques pour rompre avec une conception trop institutionnelle de la mémoire en privilégiant l'analyse de différents films (auto)biographiques qui ont influencé les mémoires de différentes générations⁷⁷. Pour autant, la mémoire institutionnelle ne sera pas exclue et fera l'objet d'une analyse afin de comprendre comment le genre organise les mémoires de l'espionne (chapitre V). Les discours institutionnels seront étudiés au prisme des récompenses militaires ou civiles attribuées aux femmes. Les discours écrits – appelés « citations » – qui permettent d'obtenir ces médailles

76. « Les identités se constituent donc à l'intérieur et non à l'extérieur de la représentation, elles surgissent en partie dans l'imaginaire, ainsi que dans le symbolique, et donc, se construisent en partie toujours dans le fantasme, ou du moins dans un champ fantasmatique », dans HALL Stuart et DU GAY Paul (dir.), *Questions of Cultural Identity*, op. cit., p. 331.

77. SMITH Malcom, *Britain and 1940*, Londres, Routledge, 2000, p. 4.

constitueront la base d'une analyse lexicométrique dans ce chapitre afin de révéler le poids du genre dans l'appareil discursif d'un texte. À partir des résultats, il s'agit de comprendre plus particulièrement comment le lexique participe activement à la fabrique d'un mythe genré « au masculin » chez les agentes de renseignement.

Enfin, dans la continuité d'une approche sur le temps long, les différents imaginaires tissés autour des agentes de renseignement de la Seconde Guerre mondiale seront aussi interrogés. L'étude des discours sur les espionnes vient dès lors compléter l'analyse de leurs pratiques dans la mesure où ces derniers s'entremêlent et se répondent. À ce titre, les discours médicaux, cinématographiques ou juridiques autour des espionnes de la Seconde Guerre mondiale constitueront le fondement de l'analyse de cette troisième partie. Appréhendés comme des productions culturelles, ces différents discours visuels ou textuels prolongent la réflexion sur un phénomène passé⁷⁸ – celui de l'espionnage féminin entre 1939 et 1945 – et trahissent la permanence des enjeux que ces femmes soulèvent. Au travers de ces discours, nous pouvons ainsi parachever notre compréhension des liens qui unissent *virago* et agente de renseignement. Néanmoins, s'il est relativement facile d'identifier le début d'un événement, il est bien plus délicat, voire arbitraire, de délimiter la fin de son influence. Ainsi, si nous avons décidé de borner notre réflexion à la fin des années 1970 – en raison d'un essoufflement du genre de l'espionnage au cinéma⁷⁹ – cet arrêt de la chronologie fait d'abord écho aux sources de notre corpus. Il n'est donc pas exclu que cette figure de l'agente de renseignement connaisse une survivance, certes peut-être moins visible, mais qui perdure par son réinvestissement dans d'autres imaginaires.

78. LABORIE Pierre, *Penser l'événement. 1940-1945*, Paris, Gallimard, 2019.

79. LISANTI Tom, *Film Fatales: Women in Espionage Films and Television, 1962-1973*, Jefferson, McFarland and Company, 2002, p. 22.

Si ces discours appartiennent à des milieux différents, ils seront confrontés dans l'analyse afin de mettre en évidence les circulations d'idées et d'images entre les diverses sphères culturelles. En considérant qu'un archétype est circulant et coconstruit, cet ouvrage refuse donc l'opposition structurante image-texte pour mieux examiner les réitérations et les réappropriations des imaginaires autour de l'espionne masculine⁸⁰. À partir du concept d'« imagerie narrative » de l'historien de l'art W. T. J. Mitchell – où l'imagerie est comprise comme une entité à la fois verbale, mentale ou iconographique – nous cherchons à reconsidérer les interactions entre images et textes dans la formation des imaginaires autour de l'espionne⁸¹. Le chapitre VI interroge ainsi conjointement productions cinématographiques et discours médicaux de l'après-guerre pour comprendre la cristallisation du stéréotype de l'espionne homosexuelle, atteinte du dit « complexe de masculinité ». La figure de l'espionne – et le parcours qu'on lui associe – semble dès lors alimenter une vision médicalisée de la *virago*, trahissant la perception et la confusion du public face aux femmes exerçant des activités dites « masculines ». Le chapitre VII, en analysant le cas singulier du procès de l'agente Mathilde Carré en 1949, donne à voir un autre imaginaire de l'espionne où le poids du mythe de la courtisane se heurte aux actions dites masculines de la femme. Enfin, la question de la mise en scène de l'espionne dans le cinéma érotique sera également posée à partir du film *Salon Kitty* (1976), dont le synopsis s'inspire d'une maison close utilisée par les services de renseignement pendant la Seconde Guerre mondiale (chapitre VIII). Dans ce film, masculinité et féminité sont mises en tension et trahissent la complexité des interactions de genre au sein de la figure de l'espionne.

80. DORLÉAC Laurence, DELAGE Christian et GUNTHERT André, « Présentation », art. cité, p. 3-4.

81. MITCHELL William J. T., *Iconology. Image, Text, Ideology*, Chicago, University of Chicago Press, 1987, p. 7.

Bien que l'ensemble de ces productions culturelles bénéficie d'une audience plus ou moins importante, nous devons aussi rappeler la difficulté à mesurer la réception de ces œuvres. Jamais univoque ou prédictible, l'influence de ces livres, articles ou films sur la société française ne doit pas être surdéterminée. Pour autant, ces discours restent essentiels pour comprendre les ressorts derrière la fabrique d'une espionne aux allures de *virago*. Ce travail met en particulier l'accent sur les images, en les reconsidérant comme des productions qui font force de représentation. À partir des postulats des *Visual Studies*, les images sont donc envisagées ici comme des objets autonomes qui réorganisent autant la réalité qu'elles ne la reproduisent⁸². Ainsi, s'il ne s'agira pas de s'intéresser aux représentations pour leurs significations internes uniquement, mais de saisir les relations entre ces images et la société dans laquelle elles sont produites. C'est en reconnaissant la capacité performative des images et des textes⁸³ que nous chercherons à comprendre comment s'est construite la *virago*, si ce n'est les *viragos*, à travers la figure de l'agente de renseignement.

Cet ouvrage cherche ainsi à discuter de la construction des masculinités féminines dans le contexte historique particulier de la Seconde Guerre mondiale en confrontant les représentations aux réalités sociales. En évoluant dans un milieu « masculin » par excellence, l'espionne atteste des rencontres, des ambiguïtés et des négociations du genre. L'étude de son parcours, de ses pratiques, ainsi que de ses représentations permet ainsi de révéler la fabrique du trope de la femme masculine.

82. BREDEKAMP Horst, *Image Acts: A Systematic Approach to Visual Agency*, Boston, De Gruyter, 2017.

83. GUNTHER André, « Comment lisons-nous les images ? Les imageries narratives », in Gil BARTHOLEYNS (dir.), *Politiques visuelles*, Dijon, Presses du réel, 2016, p. 220.

« L'espionne de la Seconde Guerre mondiale », Louise Francezon
ISBN 978-2-7535-9553-8 Presses universitaires de Rennes, 2024, www.pur-editions.fr